

fable de La Fontaine que tout le monde connaît, sous le titre de : *le Singe et le Chat*, cette fable dont Mme de Sévigné disait : *Cela peint.*

Au coin du feu nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Ecarte un peu la cendre et retire les doigts,
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient ; adieu mes gens Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Ces deux noms ont passé en proverbe avec la signification métaphorique de dupeur et dupé. Bertrand, c'est Robert-Macaire, qui lance l'ami Raton dans les aventures les plus hasardeuses pour en tirer seul tout le profit. Raton casse l'amande au risque de se briser les dents et Bertrand mange tranquillement le noyau :

« Le fait est que Schiller n'a jamais eu un bon clavier, et que son éditeur possède un bon morceau du royaume qu'il habite. *Sic vos non vobis*, aurait pu faire graver sur la façade de sa maison l'éditeur anobli, s'il ne lui avait mieux convenu d'y faire sculpter en bas-relief la fable allégorique de *Bertrand et Raton*. »

LEGRELLE.

« Le parti Thiers ne s'aperçoit pas du rôle que lui font jouer les légionnaires. Mon Raton, lui disent-ils, tu as été révolutionnaire en ton temps ; tu t'es chauffé à ce feu-là, tu as les pattes endurcies, tire-nous un peu les marrons. »

ALPH. KARR.

« Parbleu ! tu es bon enfant ; tu as un intérêt qui doit te faire avaler doux comme miel tous les petits désagréments du métier. Est-ce que tu voudrais, par hasard, me faire jouer *Bertrand et Raton* ? Plus souvent que je serai Raton ! »

CH. DE BERNARD.

« Enfin, cet homme semblait avoir été l'un des ânes de notre grand moulin social, l'un de ces Ratons parisiens, qui ne connaissent même pas leurs *Bertrands*. »

BALZAC.

Bertrand et Raton ou *l'Intrigant et sa dupe*, comédie en cinq actes, en prose, de Picard, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Impératrice, en 1804. Le Raton de la comédie de Picard est un niais qui se laisse duper par le premier venu. Cette pièce, qui a précédé celle de Scribe portant le même titre, n'eût pas, tant s'en faut, le succès prolongé de celle-ci ; elle est également loin d'avoir les mêmes qualités : aussi ne la rappelez-nous ici que pour mémoire.

Bertrand et Raton ou *l'Art de conspirer*, comédie en cinq actes et en prose, représentée à la Comédie-Française, le 14 novembre 1833. La fable de La Fontaine, intitulée *le Singe et le Chat*, dont Mme de Sévigné disait : *Cela peint*, avait déjà, comme nous venons de le dire, inspiré à Picard *l'Intrigant et sa dupe* ou *Bertrand et Raton* ; Scribe exploita à son tour le même sujet, dans la pièce que nous allons analyser. La Comédie-Française se trouvait, en 1833, dans une situation très-précaire. Le public semblait vouloir abandonner notre première scène littéraire, et les auteurs en renom s'éloignaient d'elle. M. Jouslin de La Salle, administrateur, et le personnel de la Comédie allèrent solliciter de Scribe une œuvre nouvelle. De là naquirent, disons-le en passant, l'établissement des primes et les traités secrets avec les auteurs. Scribe donna *Bertrand et Raton*. Au moment où la toile se lève, une révolution de palais s'est accomplie, et le faible roi Christian VII a signé l'édit qui nomme le médecin Struensee premier ministre, et ordonne que tous les actes émanés de lui soient exécutoires, sur sa seule signature, *même quand celle du roi ne s'y trouverait pas*. La reine douairière, Marie-Julie, raconte au colonel Koller, un de ses partisans, l'entretien qu'elle a eu avec le roi Christian pour essayer de faire rapporter cet édit ; elle a échoué. Mais, le soir même, un dîner doit réunir Struensee et ses collègues chez le comte de Falkenskiold, ministre de la guerre, et la reine propose à Koller de faire agir énergiquement les soldats qu'il commande. « Il faut nous enlever de nos ennemis ou nous en défaire », dit la reine. Elle veut pourtant qu'on épargne le comte Bertrand de Rantau, ministre et membre du conseil. Ce personnage habile arrive très à propos, au moment où Koller, qui ne l'aime guère, se récrie au sujet de la bienveillance de la reine à l'égard de ce diplomate. Cette dernière, restée seule avec Bertrand, lui demande si, en cas de réussite, on pourrait compter sur son appui. Bertrand fait observer que, pour qu'un mouvement soit durable, il faut que les intérêts du peuple soient en jeu : « Il se soulèvera alors, et ira plus loin que vous ne voudrez. Mais quand on n'a pas pour soi l'opinion, on peut exciter des révoltes, on ne fait jamais de révolutions... » Il exprime toute sa répugnance pour le métier de conspirateur, et se résigne en affirmant que si, par impossible, il conspirait jamais, fut-ce pour la reine, elle n'en saurait rien. Un solliciteur vient interrompre l'entretien, c'est Eric Burkenstaff, fils de Raton, riche marchand de soieries. Eric, qui était secrétaire du ministre de la

guerre, a été destitué sans motif, et il se hasarde à implorer la reine. « Puisque mon collègue a eu la maladresse de se priver de vos services, dit Bertrand au jeune homme, je vous offre chez moi ce que vous aviez chez lui. » Eric remercie, mais refuse. Ce qu'il désire, c'est une lieutenance dans un régiment. Bertrand lui promet d'obtenir ce brevet de son collègue. En ce moment entre, égaré par la colère, Raton Burkenstaff, le marchand de soieries, que la reine Mathilde a fait attendre deux heures dans une antichambre. Au bout de ce temps, un laquais lui a dit de repasser un autre jour. Or, de la fenêtre de l'antichambre, Raton apercevait la reine, riant aux éclats avec Struensee : « De moi, sans doute, ajoute-t-il. — Je ne puis pas croire cela, » dit Bertrand. Raton persiste dans son opinion, et en arrive à critiquer, sans trop de respect, la majesté royale. Eric essaye de calmer son père, qui s'écrie : « Je ne crains rien ! je dispose de huit cents ouvriers... Si l'on voulait me faire un mauvais parti... il y aurait une révolution dans la ville ! » Bertrand dit alors à demi-voix à la reine douairière : « Voilà l'homme qu'il vous faut. — Y pensez-vous ? réplique celle-ci, un important, un sot ! — Tant mieux, un zéro bien placé a une grande valeur », remarque Bertrand. Cependant, le populaire s'est ému de la scandaleuse élévation de Struensee, et Falkenskiold, le ministre de la guerre, demande avis à son collègue Bertrand. Ce dernier propose de faire un exemple qui impose silence aux bavards. On pourrait essayer de quelques jours de prison infligés à un des mécontents les plus influents, un marchand de soieries. Mais, après tout, on calomnie peut-être cet homme, et Bertrand s'affirme rien. Le ministre de la guerre se hâte d'adopter l'idée du rusé diplomate, et sollicite ce dernier de donner sa voix à Frédéric de Gœlher, auquel il destine une place qui donne entrée au conseil. Ce jeune homme est le futur gendre du ministre. Bertrand consent volontiers, et obtient, en échange, un brevet de lieutenant pour Eric, qu'il avertit de veiller sur un père imprudent. Le second acte se passe dans le magasin de Raton. Eric apprend à Marthe, sa mère, qu'il veut embrasser l'état militaire, et comme celle-ci s'afflige à l'idée d'une séparation, le jeune homme lui confie le motif de son inébranlable résolution. Secrétaire particulier du ministre de la guerre, et admis dans son intimité, Eric a passé deux ans près de Christine, fille de Falkenskiold, dont il est devenu amoureux. Aussi, depuis sa destitution, il errait autour du palais, espérant apercevoir la jeune fille, lorsqu'un soir, égaré par la passion, il osa pénétrer dans les jardins, et se trouva en présence de Frédéric de Gœlher, qui venait de rendre visite à sa fiancée. Ce dernier chargea un de ses gens de châtier la témérité d'Eric, et refusa de rendre raison au fils d'un marchand. « Si vous étiez noble ou officier, je ne dis pas. » On comprend maintenant la subite vocation militaire d'Eric, que sa mère cherche vainement à apaiser. En ce moment, entre précipitamment Jean, le garçon de boutique de Raton. Son maître, arrêté par ordre du ministre, a été délivré presque aussitôt par les ouvriers indignés. De là, révolte du peuple. Christine, effrayée, se réfugie chez Raton, où se trouve aussi Bertrand, qui est bien aise de juger la situation par lui-même. Raton arrive à son tour. Devenu l'idole de la foule, il a axé sa popularité de travers. Oubliant, néanmoins, pendant un instant le soin de sa gloire, il va chercher dans un caveau secret le vin du Rhin qu'il destine aux notables, auxquels il donne à souper. Bertrand l'enferme et met la clef dans sa poche. Le peuple croira qu'on a fait disparaître son héros, et l'émeute recommencera de plus belle. Au troisième acte, l'ordre est rétabli. On a persuadé à la masse que Raton s'était soustrait, par modestie, aux honneurs que les bourgeois voulaient lui rendre. Le colonel Koller, apprenant l'arrestation de quelques mutins qui ont révélé le complot, livre à Struensee la liste des conjurés qui devaient se réunir, armés, au dîner donné par Falkenskiold, et Eric, qui s'était introduit dans l'hôtel pour proposer un cartel à son rival, se voit forcé de s'avouer conspirateur, afin de ne pas compromettre la réputation de Christine. Quand le quatrième acte commence, Eric a été condamné à mort, et la cour suprême de justice vient protester près du ministre, qui, dans cet arrêt, a méconnu les lois du royaume. Bertrand, qui a donné sa démission, conseille à la reine douairière de tâcher d'obtenir de Christian VII l'ordre d'arrêter Mathilde et Struensee. Ce plan réussit, l'ordre est donné, et cette mission dangereuse est confiée à Raton, qui ne se doute de rien, et à Koller. Ce dernier hésite ; il sait qu'en cas d'échec il sera fusillé. « Rassurez-vous, lui dit Bertrand ; de toute manière, cela ne peut pas vous manquer, et, en parlant ainsi, il lui montre les lettres écrites par lui, Koller, à la reine douairière au sujet du complot, le menaçant de la faire remettre à Struensee. Le colonel n'a donc plus qu'à obéir. Le cinquième acte n'offre qu'une belle scène, celle où le ministre de la guerre surprend et déchire la lettre que sa fille adressait à la reine Mathilde, et dans laquelle elle lui avouait son amour pour Eric et la cause véritable de la présence de ce dernier à l'hôtel de Falkenskiold. Tout paraît perdu alors ; non, tout est sauvé. Mathilde et Struensee ont été faits prisonniers, Bertrand devient premier ministre, et Raton, fournisseur de la cour. « Je

l'étais déjà, dit-il tristement, excepté que je fournissais deux reines, et qu'en en renvoyant une je perds la moitié de ma clientèle. »

Ce sujet, traité par un homme de génie, eût doté le théâtre d'une tragédie remarquable ; mais Scribe, préoccupé de plaire au vulgaire, se borna à déployer une habileté inouïe pour faire passer son personnage principal, dans lequel il avait, dit-on, la prétention de personnifier le prince de Talleyrand, ce type de l'immoralité politique. A la fin de l'ouvrage, le bourgeois est joué, et le grand seigneur triomphé, Dieu sait par quels moyens ; après avoir raillé et flétri toutes les convictions, lui, l'escamoteur par excellence, il paraît gagner aussi l'affection des spectateurs, à l'aide de ses paradoxes ingénieux. Mme Raton, en revanche, est le modèle des femmes par sa haute raison et par sa simplicité ; elle veut que son mari, marchand, reste marchand, ne s'occupe que de son état ; mais, quand il s'agit de sauver son fils Eric, elle est pleine de dévouement ; son cœur maternel se révèle tout entier. Le dialogue de cette pièce étincelle d'esprit, cherché souvent, mais trouvé avec bonheur. Les situations sont fouillées de main de maître. Quant au côté historique de l'œuvre, il n'y a guère de vrai que les noms des principaux personnages ; l'auteur, du reste, s'est bien gardé de faire intervenir directement les héros principaux de sa fable. Christian VII, Mathilde et Struensee restent à l'état de personnages muets. En revanche, on parle beaucoup pour eux. Malheureusement, les ressorts qui mettent en jeu tant de scènes sont empruntés à des sentiments trop personnels, trop vulgaires ; on est séduit par des saillies spirituelles, par des traits satiriques, par des allusions ; mais quel intérêt se rattache à la délivrance de ce fantôme de roi qui a nom Christian VII ? Cette révolution, dont le peuple n'a rien à attendre, appartient à la comédie factice, si chère à Scribe, comédie qui a le droit de tout oser, pourvu qu'elle amuse ; et, à ce point de vue, l'auteur mérite des louanges sans restriction, car ces cinq actes, plus longs que ceux des chefs-d'œuvre, passent aussi vite que l'éclair. Le quatrième acte fut signalé, à la première représentation, par un de ces incidents, peu importants en eux-mêmes, mais qui parfois amènent la chute d'un ouvrage, en excitant les instincts railleurs du public. La cour suprême de justice vient protester auprès du ministre de la guerre. A la répétition générale, les magistrats saluèrent respectueusement et se retirèrent sans avoir prononcé une parole. L'avocat Bonnet, parent de Scribe, se trouvait dans la salle. « Halte-là ! s'écria-t-il ; une cour suprême ne peut pas être réduite à un rôle muet : c'est trop l'annuler. Ceci manque de vraisemblance. » Scribe répondit : « Je vais la faire parler. » Et, séance tenante, il improvisa la phrase suivante : « C'est quand l'Etat est en danger, quand l'ordre public est troublé, qu'il faut demander à la justice. » Or, à la première représentation, l'acteur s'embrouilla, et prononça le pathos qui suit : « C'est quand l'Etat est en danger, quand l'ordre public est troublé, qu'il faut demander aux lois un appui contre la justice, et non pas s'appuyer sur la révolte pour renverser la justice. » Or, à la première représentation, l'acteur s'embrouilla, et prononça le pathos qui suit : « C'est quand l'Etat est en danger, quand l'ordre public est troublé, qu'il faut demander aux lois un appui contre la justice, et non pas s'appuyer sur les lois pour renverser la justice. » La claque, qui n'est pas payée pour s'y connaître, applaudit de confiance. On juge de l'effet produit sur le public. Heureusement, le très-grand succès de l'ouvrage était déjà certain. *Bertrand et Raton* est resté au répertoire.

Bertrand et Raton, tableau de Decamps.

Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Ecarte un peu la cendre et retire les doigts,
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.

Ces vers charmants, dont chaque mot fait image, étaient bien dignes d'inspirer l'auteur des *Singes experts* et des *Singes musiciens*. Le tableau vaut la poésie ; ce n'est pas peu dire. Bertrand, un chimpanzé familier, qui traîne un bout de chaîne à sa ceinture, est accroupi au premier plan, près d'un tabouret, et croque, avec une gravité, avec une bonhomie... de singe, les marrons que tire du feu son ami Raton. Celui-ci secoue sa patte échaudée, je devrais dire ses doigts, par un mouvement d'une extrême vérité. Pour ce qui est de l'exécution du tableau, elle est, comme de coutume, vive, spirituelle, mordante ; un vigoureux coup de soleil, qui est comme la signature du maître, frappe un pan de la cheminée, au fond. Ce tableau a été vendu 5,800 fr., le 7 mai 1866, à la vente de la riche collection de M. Herman de Kat, de Dordrecht.

BERTRAND-DE-COMMINGES (SAINT-), bourg de France (Haute-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kil. S. de Saint-Gaudens ; pop. aggl. 465 hab. — pop. tot. 745 hab. Ce bourg est bâti sur l'emplacement de l'anc. cité romaine appelée *Lugdunum Convenarum*, qui fut détruite au vi^e siècle. Son nom actuel lui vient d'un de ses évêques, Bertrand, qui essaya de la rebâtir. Restes d'un amphithéâtre ; anc. cathédrale remarquable par ses vastes proportions, son antiquité et ses beaux vitraux ; musée d'antiquités romaines et de curiosités naturelles ; aux environs, vaste grotte de Gorgas.

BERTRANDI (Jean-Antoine-Marie), chirurgien italien, né à Turin en 1723, mort en 1765. Il était fils d'un simple barbier, mais on obtint pour lui une place d'élève dans le Collège des provinces. Au bout de trois ans, il put remplir les fonctions de répétiteur d'anatomie. Plus tard le roi Charles-Emmanuel l'envoya en France et en Angleterre pour y recevoir les leçons des plus savants professeurs ; puis Bertrandi revint à Turin, où il fut nommé professeur de chirurgie. Il a publié quelques mémoires en latin ; mais son principal ouvrage est le *Trattato delle operazioni di chirurgia* (2 vol. in-80).

BERTRANDI (Jean), cardinal. V. BERTRAND.

BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE, chroniqueur français, qui florissait au x^e siècle. Il était conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et il écrivit un *Voyage d'outre-mer et retour de Jérusalem en France* en 1432 et 1433, que Legrand d'Aussy a mis en français moderne et fait paraître dans les *Mémoires de l'Institut* (1804, t. V).

BERTRATIUS. V. BERTRUCCIO.

BERTRICH, village de la Prusse rhénane, régence et à 43 kil. S.-O. de Coblenz, non loin de la rive gauche de la Moselle, dans une belle vallée ; 375 hab. Sources et bains d'eaux thermales connues dès l'époque romaine ; ces eaux, dont la densité est de 1,0016, et la température de 32° 5, émergent d'un terrain volcanique par une source divisée en plusieurs jets. Les fouilles qu'on a faites aux environs, en 1858, ont fait découvrir une statue de Diane en marbre de Carrare, diverses monnaies de Vespasien et de Constantin et beaucoup d'autres antiquités très-intéressantes.

BERTRUCCIO, BERTRUCCIOS, BERTRATIUS ou **BERTUCCIO** (Nicolas), médecin italien, né à Bologne, mort en 1317. Il fut professeur de médecine dans sa ville natale et publia plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont : *Compendium, sive, ut vulgo inscribitur, collectorium artis medicæ* (Lyon, 1509), et *Methodus cognoscendorum tum partium quam universalium morborum* (1534).

BERTRUDE, reine de France, femme de Clotaire II, morte en 610. Dagobert I^{er} était son fils. Les vertus de cette reine la firent chérir de son époux et vénérer de ses contemporains.

BERTRY, bourg et comm. de France (Nord), cant. de Clary, arrond. et à 21 kil. S.-E. de Cambrai ; 2,849 hab. Tissage d'étoffes de soie et de coton, moulins à farine. Vestiges de constructions très-anciennes.

BERTRY (Jean-Frédéric), peintre français. V. JEURAUT.

BERTUCH (Frédéric-Justin), littérateur allemand, né à Weimar en 1748, mort en 1822, débuta dans la carrière littéraire par quelques poèmes. Mais il est surtout connu pour avoir introduit dans sa patrie les productions de la littérature étrangère. C'est ainsi qu'il traduisit en allemand l'ouvrage de Marmontel, *De la poésie dramatique* ; le chef-d'œuvre de Cervantes, avec la continuation d'Avellaneda ; le *Magasin de la littérature espagnole et portugaise*. Il donna le premier l'idée de la *Bibliothèque bleue de toutes les nations* ; publiâ, avec le baron de Zach, les *Ephémérides géographiques* ; propagea, par divers établissements, le goût et l'étude de la géographie, et fonda de nombreuses feuilles périodiques littéraires, ce qui le fit appeler le père des gazettes littéraires allemandes. On lui doit également la fondation du Comptoir d'industrie nationale à Weimar, auquel fut rattachée l'académie gratuite de dessin.

BERTUSIO (Giovanni-Battista), peintre italien, mort vers 1650. Il fut élève de Calvart, puis des Carrache. Ses tableaux sont remarquables par la grâce, et il devint l'émule du Guide. Les églises de Bologne renferment beaucoup de ses œuvres. Il était bon orateur et il fut chargé de l'oraison funèbre d'Augustin Carrache. Il épousa Antonia Pinelli, dont le talent pour la peinture était fort remarquable.

BERTUZZI (Nicolo), peintre italien, né à Ancône, mort en 1777. Elève de Vittorio Bigari, il prit rang dans l'école bolonaise et se distingua autant par l'habileté de son pinceau que par sa fécondité et son esprit. Parmi les nombreux ouvrages de ce peintre qu'on remarque à Bologne, on cite surtout la *Sainte Marguerite de Cortone*, à l'église Saint-François, et la remarquable fresque de la *Cène*, dans le couvent de Saint-Dominique.

BÉRUBLEAU s. m. (bé-ru-blo). Minér. Vert de montagne, cendre verte, silicate de potasse et de fer, minéral employé comme matière colorante.

BÉRULE s. f. (bé-ru-le — altérat. de *ferula*). Bot. Genre de plantes de la famille des ombellifères, comprenant une seule herbe vivace, qui croît en Europe et dans l'Asie septentrionale, où on la trouve dans les fossés inondés, les mares et les eaux courantes.

BÉRULLE (Pierre de), cardinal français, né au château de Serilly, près de Troyes, en 1575, mort à Paris en 1629. Claude de Bérulle, son père, était conseiller au parlement de Paris ; Louise Séguier, sa mère, appartenait à cette famille illustre qui fournit tant de magistrats distingués par leurs vertus et par leurs lumières. Elle surveilla constamment l'éducation de